

Les Bourbakis à Vallorbe

L'historien de Vallorbe, Pierre-François Vallotton Aubert, donne un compte-rendu saisissant de l'arrivée à Vallorbe d'une invraisemblable troupe de réfugiés Bourbakis forte de 28 000 hommes et de 4349 chevaux avec 573 voitures.

L'invasion des militaires débandés fut précédée d'une invasion encore plus confuse, celle des populations civiles de la lisière française qui, fuyant devant les Prussiens, venaient avec leur mobilier et leurs marchandises, chercher un abri chez nous. Pour sa part, Vallorbes, dès les 28 et 29 janvier, hébergea deux cents voitures chargées d'effets, de denrées et de 1438 quintaux de fromage. Un torrent de plus de vingt-six mille hommes armés, avec tous leurs bagages, les suivait de près. Il préluda, l'après-midi du 30, par une ambulance de 6 voitures qu'on expédia le lendemain par le chemin de fer. Les contingents locaux de lignerolles, Ballaigues et Vallorbes, levés à la hâte pour garder la frontière, furent remplacés, le 31, par le bataillon fédéral No 70. Il en était temps, car il fallait désarmer les militaires français qui, malgré le froid intense et une épaisse couche de neige, arrivaient dès 7 heures du matin le mercredi 1^{er} février, et se succédaient toujours plus nombreux. Au commencement on mit un peu d'ordre à cette opération, mais la presse devenant très forte, les formalités durent être supprimées et l'on se borna à entasser les armes et les cartouchières au bord de la route. Des masses confuses d'hommes et de voitures défilèrent ainsi sans interruption jusqu'à minuit. En général l'infanterie et la cavalerie étaient dirigées, par Ballaigues, sur Orbe, tandis que l'artillerie et les ambulances allaient à Vallorbes. Le flot recommença à l'aurore du 2 février, pour couler tout le jour jusqu'à l'épuisement. Derrière étaient les uhlands prussiens qui tournèrent bride en reconnaissant la limite helvétique.

Ainsi passèrent durant ces deux journées, tristement mémorables, 26 000 hommes avec 4349 chevaux traînant 573 voitures. – Outre sa population ordinaire, beaucoup de fuyards et nombre d'étrangers accourus pour voir des choses aussi étranges, Vallorbes comptait, le 2 février 1871, 4000 hommes de l'armée française plus de 2000 chevaux et mulets, avec 106 canons et quatre à cinq cents voitures !

Mais où loger, comment nourrir, dans un village, cette foule de gens et de bêtes ? Pour les hommes, on employa, à défaut de chambres, le temple préalablement chauffé, les étables et les granges des maisons particulières, où les malheureux Français se trouvaient certainement beaucoup mieux que sur les branches de sapin, soutenues par la neige, qui leur servaient de couche les semaines précédentes. Loger les voitures et les chevaux était tout bonnement impossible. On fut réduit à en former deux parcs, l'un au bas de la Grandfin, et l'autre sur le petit plateau des Revinnoz. Là les chevaux furent attachés à des piquets.

Et l'alimentation ? En voyant tant d'hommes affamés, la charité des Vallorbiens et des autres Suisses se montra admirable. Les particuliers, rivalisant de zèle, distribuèrent pendant deux jours entiers du pain, de la soupe, du café et des pommes de terre. – Quoique travaillant de jour et de nuit, les boulangeries ne purent suffire aux besoins ; il fallut faire venir mille miches de pain depuis Lausanne. Les chaudières des fromageries servirent à faire de la soupe. Somme toute, les hommes furent aussi bien soigné que possible.

...

À la suite de ces événements, Vallorbes fut, pendant la plus grande partie de février 1871, le théâtre d'un commerce prodigieusement actif. Non seulement il fallait nourrir un très grand nombre de bouches étrangères, mais encore suffire aux besoins des communes françaises du voisinage, complètement dépourvues de comestibles, par l'effet du passage des Bourbakis et des réquisitions prussiennes. Ne pouvant tirer leurs vivres de l'intérieur de la France, à cause de l'interruption des communications, nos voisins venaient journellement avec des files de chariots se procurer chez nous les farines, les articles d'épicerie, etc., en sorte que ces marchandises étaient enlevées des magasins à mesure que nos négociants les recevaient¹.

Suit les problèmes de peste bovine qui devaient ralentir les communications entre la France et la Suisse.



Vallorbe peu avant l'arrivée des Bourbakis. La ligne de chemin de fer n'a pas encore été construite

¹ P.-F. Vallotton, Vallorbes, Lausanne, 1875, pp. 217 à 220.



L'église de Vallorbe put accueillir des dizaines voire des centaines de réfugiés.



La ligne Eclépens-Vallorbe fut inaugurée le 1^{er} juillet 1870. Moins d'un an plus tard, elle devait servir pour le transport des réfugiés Bourbakis, blessés ou non, et surtout pour l'imposant matériel militaire laissé sur place.



La gare telle qu'avaient pu la voir les réfugiés Bourbakis.